

par Roger SCHAFFNER

Le retour est pénible. Un train surchauffé qui se traîne à travers des paysages écrasés par une chaleur torride. On a beau ouvrir toutes les fenêtres, tout ce que l'on gagne c'est d'être couvert d'une fine poussière de charbon qui se dilue dans la sueur et de prendre des escarilles plein les yeux. Jamais douche ne fut plus agréable que celle qui me nettoyait ce soir-là à Sétif. Le car qui me ramène à Kerrata n'est pas l'habituel. C'en est un comme en trouve encore dans certains pays chauds, à clairevoies, pour laisser passer l'air ; une vraie cage à poule avec, comme on peut se l'imaginer, un chargement hétéroclite.

Au village ce n'est pas l'affolement ; tout le monde se traîne, recherchant l'ombre et mettant beaucoup d'eau dans l'anisette, (et même dans le rosé).

Pour nous il y a du nouveau. Plus de Service de l'Irrigation, mais celui de l'Hydraulique. Nous dépendons désormais d'un subdivisionnaire, M. Goetz, TPE ; avec son adjoint technique Saulnier. Sibillat est toujours dans son dessin de plans ; il m'embauche de suite pour lui annoncer des altitudes qu'il inscrit à la plume à dessin en répétant : "J'aime le chiffre 7". Il est vrai qu'il les trace d'une façon élégante, la jambe longue et sans barre. Je suis tout content de pouvoir lui annoncer des cotes, rares, se terminant par 77,77.

Un matin, Saulnier m'envoie reconnaître le terrain pour savoir s'il était possible de lever le profil en long de l'Oued Agrioun dans les gorges. Accompagné de Saïd, je fais l'aller et retour entre l'entrée des gorges et le pont. Il y a bien quelques endroits où l'on pourrait descendre dans le ravin, mais le moyen pour le porte-mire de le suivre, une fois en bas ? C'est que l'eau, assez peu en ce moment, saute parfois des marches de plus de trois à quatre mètres, avec des parois abruptes de part et d'autre. Même avec le Sanguet au ras du parapet, il y a des endroits où l'on n'arrive pas à plonger en oblique vers l'amont, encore moins vers l'aval. De plus Saïd n'est pas très chaud pour se promener là-dedans, même au bout d'une corde. J'en conclus donc, avec les moyens dont nous disposons, à l'impossibilité d'un tel levé. Le projet tombe à l'eau, c'est le cas de le dire et je dois redescendre à Darguinah.

Alors là, il y a foule ; c'est le village des topographes. Tout le monde y est, Prédu avec Despac et Poupon, Pronine et Hazi-Kaci avec leur Jobin définitivement au rencart. C'est que M. Besnier est arrivé avec un appareil dernier cri ; un T.2 dont il nous

démontre inlassablement le fonctionnement et la grande fiabilité. Avec cet instrument il reprend toutes les observations de la triangulation avec, comme assistants, ses deux prédécesseurs qui replantent les balises fabriquées sur place et plus ou moins droites.

M. Besnier a même amené son épouse et Pronine la sienne avec son fils, le poète. Avec Artzner et René cela fait du monde et ça piaille en fin de journée. Inutile de dire que cela débouche aussi sur des invitations réciproques à dîner et des tournois de bridge acharnés qui se terminent à des heures impossibles ; notre grand maître étant M. Besnier.

C'est l'époque du Ramadan, il n'y a pas à tirer grand chose de nos porte-mires. Hazi-Kaci m'a même entraîné à faire carême avec lui. J'ai accepté par curiosité, voulant faire une expérience d'endurance. Au bout d'une dizaine de jours nous renonçons tous les deux, avec comme excuse la crainte de tomber malade.

Mon travail consiste à rattacher Darguinah en nivellement par un cheminement partant de la sortie des gorges. Pour ce faire j'ai mon aide Bachir, un vieux à la moustache rousse qui habite du côté des Pères Blancs, et toujours le fils de Charlot. Comme on suit la route, je dois installer un repère de temps à autre. Cela consiste à planter des tire-fonds à des endroits repérables ; le moyen reste encore à trouver avec tous ces eucalyptus ou caroubiers qui se ressemblent et dont les marques disparaissent avec leur écorce qui s'écaille.

Un matin de bonne heure car je veux être à pied d'œuvre, à la fraîcheur du lever du jour, nous approchons de l'entrée des gorges. Nous venons de saluer par un "Salam alik" retentissant le veilleur perché avec son fusil de chasse sur un mirador de fortune, au milieu d'un magnifique vignoble aux raisins dorés dont il nous laissait piquer quand même une grappe de temps à temps. Tout en marchant, sans que rien ne le laissait prévoir, nous nous heurtons à une sorte de mur de chaleur épaisse ; à tomber à la renverse. Une sensation d'étouffement oppresse nos poulmons, on flotte littéralement dans une atmosphère lourde : le sirocco !!

Ce temps-là a duré six jours et maintenant ce sont des gros nuages qui remontent de la mer vers la montagne. Le ciel devient gris, le soleil se voile peu à peu et un jour cela éclate. Au début ce sont des grondements sourds, au loin au-delà de Kerrata, puis de vrais coups de canons qui résonnent dans les gorges,

des éclairs et des craquements assourdissants qui se répercutent de montagne à montagne et enfin la pluie... le déluge... L'Oued commence à se remplir petit à petit et au bout de quelques heures apparaît au tournant, un peu en amont, un mur d'eau qui envahit tous les petits bosquets de végétation du large lit devant nous. En quelques minutes donc le niveau a monté de quelques mètres et l'eau boueuse charrie des branches et des troncs d'arbre, et plus tard quelques vaches le ventre à l'air. Si l'orage n'a pas duré longtemps, la pluie continue toujours à tomber pendant un ou deux jours, au bout desquels le soleil revient et le niveau de l'Oued baisse, nettement moins vite cependant qu'il n'a monté. On constate alors que certains gros cailloux ont changé de place ou disparu, des trous se sont formés ça et là le tout recouvert de boue jaune et... de l'autre côté en bas d'un talus abrupt, accroché dans des débris d'arbres, le cadavre d'une vache. Les charognards, semblables à de grands corbeaux blancs, sont vite à pied d'œuvre et se mettent à nettoyer tout ça aidés en cela par les chiens faméliques du voisinage et... des chacals que l'on soupçonne de venir la nuit.

Avec le retour du beau temps, il fait nettement plus humide. Une odeur de terre mouillée se répand et les moustiques font leur apparition. Je dois être blindé car je ne les sens pas trop. Par contre, mes compagnons tombent comme des mouches. Ainsi, René, Hazi-Kaci et Artzner se payent de ces crises de paludisme !

Un Père Blanc vient leur faire des piqûres de quina-crène. Artzner en attrape même une bonne jaunisse. Mme Pronine n'est pas bien non plus. De temps à autre, nouveaux coups de sirocco plus brefs, chaque fois suivis d'orages, moins puissants que le premier, ou simplement de la pluie ; ce qui n'arrange pas nos malades dont la convalescence traîne en longueur. Les chantiers se terminant par ailleurs, nous remon- tons à Kerrata les uns après les autres.

Là nous rencontrons de nouveaux arrivés, les équipes de l'IGN, le grand Piel-Desruisseaux avec son ITGE, dont je ne me rappelle plus le nom, et leurs porte-mires spécialisés. Il n'est donc plus question que je fasse du nivellement avec mon N2. On me délègue auprès d'eux pour les reconnaissances et je les précède pour l'installation des repères officiels que je scelle soit directement dans les rochers ou les ouvrages, le long de la route, soit en fabriquant des massifs en ciment pour les recevoir. J'admire la maîtrise avec laquelle Piel opère avec son grand niveau dont il bascule une fois la lunette, puis il la retourne de bout en bout, tout en retournant également la nivelle qui la chevauche. Aussi inhabituel est pour moi le comportement des porte-mires qui, sans autres conseils ou ordres, trouvent l'endroit idéal où balancer d'un geste désinvolte leur crapaud, posent la mire sur le téton haut d'abord, puis sur celui plus petit et l'arc-boutant avec un ou deux bâtons pour la faire tenir bien verticale et immobile. Les résultats de Piel étaient et ne pouvaient être que bien meilleurs que les miens.

Vers la fin octobre nous partons tous à Ziamamansouriah pour le rattachement du secteur du futur barrage d'Erraguène sur l'Oued Djen-Djen. Notre arrivée semble désorienter complètement Totor, le

patron de l'unique hôtel. Par la suite, je ne me suis plus inquiété de ses "fallait prévenir, vous venez comme ça à l'improviste, qu'est-ce que je vais vous donner à manger ? etc...". De toutes façons, ça se termine toujours par un "enfin, on s'arrangera !". A la suite de quoi nous nous retrouvons comme coqs en pâte, servis par Madame et sa fille.

Je suis chargé d'installer les repères tout au long du parcours que nous avons été reconnaître avec Piel qui marque les emplacements à la peinture. Sur les derniers kilomètres on suit carrément l'Oued, en partie large, puis étroit. Piel commence ses observations à Mansouriah et moi je dois monter derrière l'hôtel, jusqu'en haut d'un col par un sentier de chèvre, rocailleux et zigzaguant, puis longer la pente pour redescendre ensuite dans la vallée boisée. Au début, je fais des allées et venues avec des mulets loués là-haut pour l'approvisionnement en sacs de ciment. De ce dépôt on avance avec le maçon sur le cheminement en confectionnant des gros massifs cubiques recevant le repère du nivellement, avec le sable, ou ce qui en tenait lieu, trouvé sur place. Pendant un moment je grimpe facilement, sautant de rocher en rocher, mais au bout du compte, avec mes godillots à clous et mes chaussettes trouées j'attrape une ampoule forcée à chaque talon. En marchant dans l'eau de la rivière cela me soulage, mais je souffre de plus belle après, sur le chemin du retour où j'apprends enfin qu'en montagne il est plus difficile de descendre que de monter. Piel, en plus, semble me traiter de mauviette. J'en ai tellement marre que je me dis qu'il vaut mieux faire comme les gens du pays et mettre des mocassins. Le muletier m'en procure de suite, des tout neufs, en peau de chèvre molle et humide. Je les mets, poils à l'extérieur, étroitement lacés de façon à bien envelopper mes pieds meurtris qui se sentent bien ainsi au frais. Au bout de quelques minutes de marche hélas, mes blessures piquent atrocement et j'apprends que ces peaux sortent d'un bain de sel et d'alun. Bien obligé de les garder, pas question de marcher pieds nus, je les resserre même et en fin de journée je ne sens plus rien, ou presque. En effet, ce ne sont pas des souliers, chaque aspérité rocheuse ou petit caillou s'imprime dans ma plante des pieds ; mais sur le plat, dans la vallée d'Erraguène, je gambade comme une gazelle.

Piel et ses compagnons sont bien équipés car une fois arrivés en vue de la vallée ils plantent leurs tentes et je partage celle de Piel. Cela nous évite de retourner chaque soir à Mansouriah et de se lever très tôt le matin. Et puis, quoi de plus agréable qu'une toilette du matin en plein milieu d'un Oued à l'eau claire et peu profonde. Pour chaque pied une pierre, le nécessaire à raser sur une autre, le savon, la petite glace ainsi disséminés et se raser, se laver, se rincer, nettoyer le blaireau, accroupi, la serviette coincée dans la ceinture du short. Pour se laver entièrement, il n'y a qu'à s'allonger carrément. C'est à poser tout son attirail un peu au hasard que j'ai perdu ma belle chevalière en argent au blason du Béarn et de Bigorre. Oubliée un matin sur un caillou, je ne l'ai jamais retrouvée.

Les quelques jours de liberté à Ziamamansouriah me permettent de faire connaissance avec des jeunes gens et jeunes filles du pays ; notamment les voisines de l'hôtel, Claude et sa sœur Colette dite "Rasemot-

tes" qui étaient chez leur grand-mère, Jacques Jacquier, fils du douanier, et bien entendu la fille de Totor. Je ne tarde pas à avoir le béguin de Claude. Par ailleurs, je rends visite aux parents de "Valli" l'amiral Gesekous passant son temps à rouler ses cigarettes, des demies à la russe, et Madame, une charmante et distinguée petite vieille, toujours très affairée et ne sachant quoi faire pour m'être agréable. En un français impeccable elle m'explique les expressions typiques de son mari qui parle assez difficilement notre langue. C'est ainsi que j'ai eu le privilège d'avoir le récit, par quelqu'un qui l'a vécu, du long périple de la flotte russe de la Baltique, partie au secours de Port Arthur et à laquelle les Anglais ont refusé le passage par le canal de Suez, et qui s'est achevé par un désastre à Tsushima. De la bataille, alors capitaine de corvette, l'amiral n'y a vu que du feu, c'est le cas de le dire, tellement elle était embrouillée pour lui. A son avis il ne doit sa vie qu'à l'entêtement de son ordonnance. Celui-ci a absolument tenu à ce qu'ils liquident à eux deux une bouteille entière de cognac, achetée à l'escale de ravitaillement en France, avant de se jeter à l'eau pour s'éloigner de leur vaisseau qui coulait. Cela leur a permis de passer toute la nuit dans la mer avant d'être faits prisonniers par les Japonais qui repêchaient les survivants à l'aube du lendemain. Sa deuxième mésaventure, et très grosse déception qui marqua la fin de sa carrière par ailleurs, a été le désarmement de la flotte russe. Elle avait quitté Odessa et Sébastopol avec femmes, enfants et bagages et rejoint Bizerte avec l'intention de continuer le combat aux côtés des Alliés qui lui refusèrent cet honneur. De cet exode nombreux sont les jeunes officiers, cadets et leurs enfants, à avoir embrassé des carrières techniques, notamment celles de topographie.

Revenu à Mansouriah après le 7 décembre 1941, pour payer les muletiers et le maçon, je revois l'amiral et nous parlons de l'attaque de Pearl Harbour. Il n'est pas étonné de ce coup des Japonais et estime qu'ils ont commis une erreur en entraînant les USA dans la guerre.

Son cours changera, car sur le plan matériel cette grande puissance dominera tôt ou tard, et les autres pays en guerre contre l'Axe se ressaisiront.

A part ce bref déplacement, tout le mois de décembre une partie des jeunes le passe en interpolation de courbes sur les minutes de Sibillat. A Noël nous nous retrouvons tout seul Artzner et moi, en proie à un affreux cafard. Chacun y fait face selon son tempérament. Allongés sur nos lits Picot à chaque bout de la chambre, dans la petite maison à l'entrée du village, nous nous faisons face. Artzner appuyé sur son coude, le regard dans le vide, prend de temps à temps une longue gorgée dans le litre de vin rouge posé devant lui par terre, et moi je le regarde bêtement la gorge nouée et les yeux gonflés de larmes. A la fin, n'y tenant plus, je me tourne vers le mur et éclate en sanglots. Derrière moi, Artzner m'invective en dialecte : "Homme arrête ! Fais comme moi !". J'entends encore vaguement les glouglous de la bouteille et sombre dans un profond sommeil.

Deux jours après, Hertzog nous embarque pour sa maison forestière du Mont Babor couvert de neige.

Dans la journée nous allons faire du ski près du grand chalet-refuge un peu plus haut, où des jeunes gens et filles venus de Sétif nous hébergent pour quelques jours. Hertzog a un compagnon, un garde autochtone, ancien gradé de l'armée qui a ramené la femme qu'il a épousée en Rhénanie. Cette dernière nous prépare un couscous pour lequel Hertzog a fourni... un lapin de son élevage ! Nous rentrons à la Saint-Sylvestre, à pied à Kerrata où nous arrivons complètement fourbus, à tâtons tard dans la nuit. Une agréable surprise nous réconforte dès notre entrée dans la petite maison, une montagne de beignets entourée de bouteilles de bon vin, trône sur la table de la cuisine - salle de séjour. Prédu et les autres, revenus entre temps et déjà couchés ont donc fêté la fin de l'année en nous attendant en vain. Et voilà, de nouveau en bonne compagnie nous finissons bien 1941 et attaquons sans tristesse l'année 1942.

Les chantiers sur Kerrata se terminent peu à peu et par petites équipes tout le monde se rend sur l'Oued Bou Selam, où une grande retenue d'eau est prévue. En attendant, une tradition s'est instaurée ; les longues soirées de bridge chez les Saulnier, le samedi. De vrais tournois se déroulent entrecoupés de saucissonnades payées sur la cagnotte. L'équipe Prédu, Despac et moi partons donc aussi sur le chantier du Bou Selam, pour lever les emplacements de cités d'habitation et des limites de propriété dans les champs d'oliviers, sources de longues discussions ; à couper des oliviers presque en quatre. Comme Despac a fait d'énormes progrès au Sanguet, je me retrouve teneur de carnet. Nous logeons dans un gourbi en plein douar perché sur un piton élevé et nous avons été accueillis par le Bachaga lui-même, avec beaucoup d'égards.

Alors, descente le matin, remontée le soir, avec pique-nique sur place à midi à la gamelle que notre cuisinier kabyle nous apporte de là-haut. Au menu il y a souvent des grives et des perdreaux que les paysans, en cette saison, piègent facilement. Les légumes se réduisent aux inévitables lentilles et la loubia. Comme pain on a de la galette levée, blanche, faite par le boulanger du douar, bien moelleuse. J'aime bien aussi la galette grise avec un goût amer. Il commence à faire plus froid de sorte que Despac et moi avons souvent la piquette au bout des doigts. Puis la neige fait son apparition, d'abord pour ne couvrir que légèrement la terre et fondre aussitôt, mais peu à peu les chutes se font plus rapprochées les unes des autres et l'on patauge en montant vers le douar. Un matin c'en est de trop, ça tourbillonne et on s'enfonce à mi-mollet, et la neige ne fond plus. Nous prenons nos bagages et descendons rejoindre le gros de la troupe logé pour la plupart dans une grande maison, l'unique du secteur, en bas dans la vallée près de l'entrée de l'étranglement rocheux, emplacement du barrage projeté. L'équipe René, Lulu et Poupon, qui étaient là avant nous, y loge. Nous nous y entassons avec eux, plaçant nos lits Picot où l'on peut ; je suis sous la mangeoire, dans le coin-étable de l'immense pièce commune.

Comme il n'y a plus moyen de mettre les pieds dehors, sauf pour aller satisfaire rapidement des besoins naturels, nous passons nos journées à lire et à faire des tournois de bridge suivis d'interminables



et bruyantes parties de "tafaron". Ceci n'est pas du goût de deux anciens, surveillants de travaux, logés dans un baraquement tout près de là ; car eux doivent quand même sortir pour aménager la route d'accès au futur chantier. Un troisième qui est avec eux, le père Marschal, vient nous rejoindre dès qu'il peut. Il préfère la compagnie des jeunes et il nous amuse énormément avec ses savoureux dictons et ses réflexions sur ses compagnons de baraquement qu'il traite de vieux birbes. Il y a aussi notre "dynamitero", spécialiste de chez Campenon-Bernard, un compagnon du devoir. Nous le regardons de loin, assis sur le pas de la porte de sa cabane à explosifs, manipuler avec dextérité et précision le cordon Bickford qu'il coince avec les dents dans les détonateurs qu'il insère ensuite dans les bâtons de chéddite, seuls ou ficelés en paquets. Tout cela il le fait avec la cigarette aux lèvres ou entre ses doigts. De temps en temps on va à la pêche avec lui dans les trous de l'Oued. Il conduira plus tard les mineurs du tunnel de Kerrata.

Vers la fin février arrive un courrier de la Gendarmerie, transmis par Saulnier, m'informant de ce que je devrais déjà avoir rejoint les Chantiers de Jeunesse et d'arriver au plutôt possible. C'est ainsi que je quitte mes compagnons, suivi par Despac. Nous partons à pied pour La Fayette que nous atteignons à la tombée de la nuit, presque sur les genoux. Il n'y a que le directeur du collège professionnel pour nous accueillir et nous prendre chez lui où, après une rapide collation, nous couchons dans une salle à manger, à même le carrelage. Le temps de se déchausser, de desserrer la ceinture et de nous allonger, on sombre dans le sommeil, moi la tête reposant sur le pédalier de la machine à coudre, sous la fenêtre. Le lendemain, notre hôte nous promène à travers sa petite ville, très coquette, et nous fait visiter son école équipée de façon très moderne pour l'époque. Après déjeuner, nous montons dans un camion de chez Dusaix dont le chauffeur accepte de nous ramener à Kerrata ; mais il ne faut pas se faire voir car le patron, le père Fournier, ne rigole pas avec ces procédés d'auto-stop.

Ne me pressant pas trop, je fais mes adieux à tous les amis. Une soirée de bridge chez les Saulnier, un déjeuner chez les Roumaingas qui vont garder mon bagage, devenu depuis une grosse malle ; ne prenant que le strict minimum puisqu'il paraît que je vais être nourri, logé et habillé. Le peu d'effets civils que j'ai confiés à un ami quincailler de Djidjelli devait d'ailleurs voler en éclats par l'effet d'une bombe larguée six mois après, par un avion allemand. La malle, je la retrouverai quatre ans plus tard à Strasbourg. Et ainsi, avec ma dernière paye en poche, je pars pour Ziamamansouriah où je dois revoir également mes amis ; surtout avec la ferme intention d'avouer mes tendres sentiments à Claude que je porte dans mon cœur et avec laquelle je tiens une correspondance suivie.

Hélas ! Le soir à l'escale de Bougie, où je dois passer la nuit pour reprendre le car le lendemain, je tombe sur la personne que je m'attends le moins à voir ici ; Claude entourée de gens gais et affairés. Elle me voit et me rejoint. Je lui demande ce qui se passe, car je comptais la rencontrer le lendemain chez sa grand-mère. La réponse vient d'une bouche sou-

riante dans un visage serein : "Mais je me marie demain, ici !" Patatras. Je me retrouve comme Pierrette sans son pot au lait. Prenant sa main dans les deux miennes, la serrant bien fort, d'une voix étranglée je lui souhaite tout le bonheur possible ; et je me retrouve dans la rue haletant et aveugle. Ma première réaction est de me traiter d'imbécile, puis toutes sortes de pensées folles m'assaillent. La forcerait-on ? Elle ne m'a jamais rien laissé entendre dans ses lettres ! Elle m'a trahi !... M'accoudant à la balustrade de la petite place toute proche, j'ai envie de me précipiter dans le vide qu'elle surplombe ; sans doute le manque de courage ou l'envie de vivre, ou les deux, me retiennent. Le supplice durera encore pendant toute la soirée, car au restaurant toute la bande dîne à quelques tables de moi ; et elle ne me gratifie d'aucun regard. Tard dans la nuit mes pensées se bousculent encore dans mon crâne.

Le lendemain je fais néanmoins escale à Mansouriah. Sans parler de rien, je revois mes amis et passe trois jours agréables qui me mettent du baume au cœur. Un soir nous partons à la pêche à la sardine, de nuit. L'eau est si calme, une mer d'huile, que dans le noir les coups de rames font des tourbillons fluorescents et les nombreuses sardines frétilantes forment un nuage d'argent zébré d'éclairs verdâtres. Nous revenons sur la plage, marchant littéralement dans les petits poissons, sardines et anchois mêlés. Nous en grillons sur une grande plaque de tôle, chauffée au feu de bois, sans les avoir écaillés, étetés ou vidés. On les mange tels quels avec du bon pain frais et de grands coups de rouge. Après cela, une dernière visite à l'amiral et à Madame Gesekous et... un matin je prends le car pour Djidjelli où je passe tranquillement une dernière journée de liberté à visiter la ville.

Enfin, le matin du 12 mars 1942, peu de jours avant mon vingtième anniversaire, je franchis le portail de la Citadelle de Djidjelli, pour être incorporé au Groupement 104 des Chantiers de la Jeunesse. J'aborde cette nouvelle phase de ma vie sans grandes illusions, mais le cœur en paix. Pour moi ça ne fera que huit mois de plus de camping au grand air de la montagne.

Hélas, encore une fois hélas ! L'aventure durera presque quatre longues années pendant lesquelles je serai balotté d'un bout à l'autre de la "Mare Nostrum" en pratiquant un tout autre genre de sport. Quand même, quoiqu'il ait pu m'arriver et quels que fussent les changements qui se sont opérés en moi pendant toute cette période ; rien n'a jamais réussi à me guérir, comme on le voit, du virus qui s'est infiltré en moi pendant la merveilleuse année que je viens de passer : la TOPOGRAPHIE.